

## Thomas Chable, au fil des jours éthiopiens

Dès l'entrée de la galerie, un bovidé et son gardien, tous deux au bord d'un lac, accueillent le visiteur. L'image carrée est en noir et blanc, comme l'ensemble du travail que l'on connaît de Thomas Chable, et pour insolite qu'elle soit, il s'en dégage une atmosphère paisible, faite d'une douce proximité entre l'humain, l'animal, la terre et l'eau. L'homme est accroupi au sol, la vache aux longues cornes lui caresse presque le sommet du crâne, du bout de son museau. Pas de heurts, pas de bruit. Une tendresse dans l'approche transcende l'image, et il en est ainsi tout au long de cette précieuse sélection de photographies prises en Ethiopie, présentées à la galerie Quai 4.

Sous le titre « ...des jours », cet ensemble d'images, dont la lumière intérieure irradie sobrement les murs de la galerie, dessine une double singularité. Les photographies ont été réalisées au cours de plusieurs séjours que Chable a effectués dans le nord de l'Ethiopie, entre 2008 et 2018. Mais en l'espace de dix années, on dirait qu'il a chaque jour été là, par une présence discrète et silencieuse, jamais envahissante, et une absence volontaire de but prédéfini. Unité du regard et des beaux tirages au noir velouté, présentés sans verre, l'artiste conserve avec patience et appui du temps la même attention bienfaisante à l'égard de ce qu'il voit. Une table en intérieur avec une carafe d'eau, lumière filtrée par un voile : une sorte de Pirenne éthiopien. Un tête à tête de deux jeunes femmes, sur un mur blanchi. Une silhouette allongée dans une chambre, reposant sur un matelas, dont un pied s'élanche vers le plafond – ou vers le ciel.

Là réside un deuxième attrait de l'exposition. Thomas Chable ne se focalise pas sur un thème dont l'Ethiopie serait le seul mot clé. A l'instar d'une autre série empreinte des moments vrais de la vie, « *Odeurs d'Afrique* », qu'il proposait il y a deux décennies (déjà...), chaque image se présente à nous tel le fragment d'une histoire. Ces moments ressentis et photographiés par Chable, il nous appartient de les relier et, en passant d'une image à l'autre, d'écrire émotionnellement *les alentours* du récit. La magie dans cette affaire, c'est qu'évidemment chaque récit sera différent, et le mien du vôtre, et que nous parviendrons à autant de récits, plus ou moins communs aux humains que nous sommes.

Korem. Abiy Addi. Chiré. Sekota. Alamata... Ces noms de lieux, dans la région du Tigré, au nord d'Addis Abeba, peuvent bien ne rien nous dire, à nous qui n'avons mis les pieds en Ethiopie qu'au travers des pérégrinations très romanesques de Corto Maltese et du séjour mythique à Harar de Rimbaud, poète de feu passé contrebandier, marchand d'armes, et à l'occasion photographe. On se gardera aussi bien de l'exotisme ostentatoire que du régionalisme misérabiliste, et Thomas Chable ne cède en rien à ces travers. Ici, les noms de lieux documentent seulement l'instant capté, les antiques massifs de roche montagneuse à la « *Passe du serpent* », un dimanche au café de l'Italien à Ela woha, des pasteurs-guerriers semi-nomades en territoire Afar, une jeune femme dans un bar dépliant un drap.

Et si bien sûr apparaît le site de Lucy, terre symbolique de l'une de nos lointaines aïeules, la fascination qui s'en dégage tient à ce que l'on n'y voit rien d'autre qu'un vaste désert aride : l'homme peut bien attendre, il ne se passera rien. « Aller voir ailleurs, c'est encore ce que je fais de mieux », confie Thomas Chable. A travers ces journées éthiopiennes, on se retrouve, sans angélisme, dans l'intimité d'une humanité qui vit, se parle, et s'écoute. Réinventer le monde, non, mais en découvrir la vie, dans toute sa grâce – et ses imperfections.

Alain Delaunois  
mai 2020